

Concert Bizet, Prokofiev à Tours



[Tours. Concert Bizet, Prokofiev. Jean-Yves Ossonce. Les 21, 22 mars 2015.](#)

Suite de la saison symphonique de l'Opéra de Tours avec sous la conduite de Jean-Yves Ossonce, Jeux d'enfants de Bizet, puis quelques extraits de Romeo et Juliette et la Symphonie concertante pour violoncelle opus 125 de Prokofiev (soliste : Xavier Phillips). Avant Carmen et ses sublimes couleurs méditerranéennes, Bizet orchestre avec une finesse rare ce qui n'existait alors que sous la forme d'une partition pour quatre mains : Jeux d'enfants. L'énergie, la transparence, la clarté s'y imposent sans lourdeur. Prokofiev compose sa Symphonie concertante pour violoncelle pour Rostropovitch : l'oeuvre est créée sous la baguette du pianiste Sviatoslav Richter, seule incursion du soliste comme chef. Partition furieuse voire tellurique, éperdue et même ivre, bercée par l'amour deux adolescents, le ballet Roméo et Juliette de Prokofiev conclue par extraits, le concert symphonique de l'Orchestre symphonique Région Centre Tours.

Jeux d'enfants de Bizet, opus

Erudit mais pas aussi strictement wagnérien qu'on l'a dit de son vivant, d'une sensibilité méditerranéenne (Nietzsche à propos des tam tam de Carmen), mélodiste raffiné et orchestrateur subtil, Bizet qui ne connut jamais la juste reconnaissance due à son génie, écrit avec une sincérité saisissante la partition de Jeux d'enfants à partir de sa partition première pour piano. Sur les 12 pièces originelles pour le clavier, les compositeur en orchestre ainsi 5 constituant une Petite Suite : Marche, berceuse (andantino semplice), Impromptu, Duo (andantino) et Galop (presto)... Le cycle fut particulièrement applaudie sous la forme d'un ballet créé au sein des Ballets Russes de Diaghilev en 1932 à Monte Carlo. D'une précision rafraîchissante, d'une énergie enfantine printanière, la Suite sait aussi charmer pour son intériorité comme l'atteste le sentiment des deux andantinos : Berceuse et Duo. Bizet, symphoniste maîtrisé affirme son tempérament ici par son sens de l'épure qu'il sait modeler dans un raffinement harmonique et une orchestration légère particulièrement juste. Jeux d'enfants pour orchestre fut créé à l'Odéon par Edouard Colonne en 1873 sans guère de succès.



Informations
Réservations

Concert symphonique Bizet, Prokofiev

[Samedi 21 mars 2015, 20h](#)

[Dimanche 22 mars 2015, 17h](#)

Conférences les 21 mars à 19h, et 22 mars à 16h
Grand Théâtre, salle Jean Vilar. Entrée gratuite

Programme :

Georges Bizet
Jeux d'enfants, op.22

Sergueï Prokofiev
Symphonie concertante pour violoncelle, op.125

Sergueï Prokofiev
Roméo et Juliette (extraits)

Orchestre Symphonique Région Centre-Tours
Xavier Phillips, violoncelle
Jean-Yves Ossonce, direction

Illustrations : Prokofiev, Bizet (DR)

Così fan tutte version Haneke



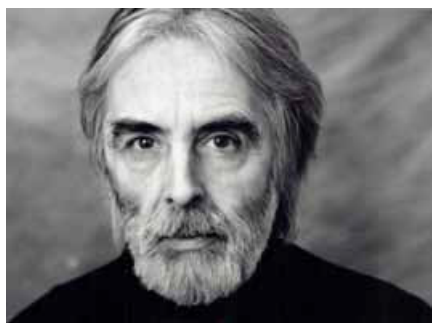
Arte. Mozart : Così fan tutte. Michael Haneke, dimanche 19 avril 2015, 23h. Une relecture au scalpel du “drame joyeux / Drame giocoso” (même classification que pour Don Giovanni) de Mozart par le cinéaste Michael Haneke. La vision cinématographique cisèle un jeu d'acteurs d'une rare subtilité : la souffrance des jeunes qui sont ainsi éduqués à l'amour barbare par le couple de manipulateurs, Depsina et Ferrando. Troublés, désirants, Guglielmo et Dorabella se consomment d'amour sous le jeu des premiers feux (ils finissent à moitié dénudés au II...). La justesse de la lecture d'Haneke révèle dans le jeu des regards

et le chant du corps, des non dits terrifiants de frustration : en définitive, ce qu'il fait de la relation perverse, violente, entre Despina / Alfonso, chacun représentant l'intérêt de leur sexe au détriment de l'autre, est passionnant. Peu à peu, le spectateur découvre combien sous couvert d'éduquer les jeunes âmes aux brûlures de l'amour, ces deux vieux expérimentés règlent leur compte. Ils se vengent l'un de l'autre par personne interposée, donc se délectent de la souffrance que leur jeu produit.



Sous l'autorité perverse d'Alfonso / Despina, les deux jeunes couples apprennent les désillusions de l'amour...

**Così version Michael Haneke :
finesse et subtilité cyniques**



Le soir où le Teatro Real applaudissait à tout rompre la première de ce *Così fan tutte*, Michael Haneke recevait à Los Angeles l'Oscar du meilleur film étranger pour *Amour*, déjà couronné d'une Palme d'or et de cinq Césars. Pour sa deuxième mise en scène d'opéra, c'est aussi une vision de l'amour, cruelle et désenchantée, dévoilée au public, dans une mise en scène d'un glaçant réalisme : l'esprit en émoi met en relief la finesse multisémantique du livret écrit par Mozart et Da Ponte. Haneke dirige les trois couples d'interprètes : Dorabella/Ferrando, et Fiorfiligi/Guglielmo, mais aussi les calculateurs-mentors Alfonso et Despina, aussi affectés que leurs jeunes victimes par les morsures d'amour ; les anciens amants mènent un jeu qui met en lumière leurs blessures. En atténuant la comique de surface du *dramma giocoso* de Mozart, Haneke fait ressortir sa profonde mélancolie, sa tristesse tendre, son cynisme radical et subtil : la vie et l'amour sont océans de déception, d'amertume, de renoncement... Ceux qui croient à l'amour, en demandent-ils trop à la vie ? Même si une certaine lassitude s'installe à force de déplorations et de prières vers un dessillement collectif (la perte de la saveur légère et comique, faussement insouciance écarte les effets de contrastes entre comique et tragique), de toute évidence, la mise en scène souligne combien texte et musique sont restés universels, d'une modernité incisive, bouleversante : sous couvert d'un pari stupide, ici les êtres fragiles sont prêts à implorer et perdre leur identité. Troublant et juste. *Domage que côté voix, le niveau ne soit pas à la hauteur de la réalisation.*



Arte. Mozart, Così fan tutte au Teatro Real de Madrid. Michael Haneke, mise en scène. Dimanche 19 avril 2015, 23h. Opéra en deux actes de

Wolfgang Amadeus Mozart ~ Livret : Lorenzo Da Ponte. Mise en scène : Michael Haneke. Sylvain Cambreling, direction. Avec : Annett Fritsch (Fiordiligi), Paola Gardina (Dorabella), Juan Francisco Gatell (Ferrando), Andreas Wolf (Guglielmo), Kerstin Avemo (Despina), William Schimell (Don Alfonso) et l'Orchestre et les Chœurs du Teatro Real de Madrid. Chef de chœur : Andrés Maspero. Réalisation : Hannes Rossacher (France, 2013, 3h). Coproduction : Idéale Audience, ARTE France, TVE et EuroArts Music International, Teatro Real de Madrid et Théâtre de la Monnaie-De Munt (Bruxelles), avec la participation de l'ORF et de Servus TV.

Compte rendu, opéra. Montpellier. Opéra Comédie, le 29 février 2015. Maurice Ravel : L'Enfant et les Sortilèges. Dima Bawab, Olivier Brunel, solistes et

choeur Jeune Opéra... Orchestre National Montpellier Languedoc-Roussillon. Jérôme Pillement, direction. Sandra Pocceschi, mise en scène.

Opera Junior propose aux jeunes de Montpellier et de sa région de participer à la production d'un opéra dès la première jeunesse. Fondé en 1990 par Vladimir Kojoukharov, il est piloté depuis 2009 par Jérôme Pillement, qui dirige en l'occurrence l'Orchestre National Montpellier Languedoc-Roussillon pour les deux représentations uniques de cette nouvelle production de L'Enfant et les Sortilèges de Ravel dans une mise en scène de Sandra Pocceschi.

L'éclat de la jeunesse, entre ironie et tendresse

L'Enfant et les Sortilèges est une œuvre unique dans son genre, bouleversant effectivement les canons de l'opéra « traditionnel ». Sur le livret de Colette racontant l'histoire d'un enfant capricieux perdu dans ses fantaisies, Ravel exprime en permanence de la tendresse et de l'ironie. Dans la succession des nombreuses scènes, le compositeur déploie ses talents d'orchestrateur avec une minutie frappante. Ainsi, ces sketches, par leur durée, sont des miniatures savantes et savoureuses. Le résultat est d'un naturel délicieux, Ravel mettant en musique



avec sympathie les personnages imaginés par Colette avec toute la force de son talent, riche en nuances.

Le projet artistique de Sandra Pocceschi est pragmatique et surtout très esthétisant. Dans une grande économie de moyens, avec une grande intelligence (peut-être trop parfois), elle donne une cohésion plastique et thématique à l'œuvre. Si quelques choix restent un peu ésotériques et quelques scènes sont traitées avec une réserve confondante, le spectacle demeure un véritable succès. L'œil et l'esprit en permanence chatouillés par les talents combinés de la metteure en scène et Giacomo Strada, Cristina Nyffeler et Geofroy Duval (pour les décors, costumes et lumières respectivement).

Le travail d'acteur de la jeune distribution se distingue, dont quelques personnalités du casting. Dima Bawab interprète le Feu et le Rossignol avec virtuosité et candeur, Olivier Brunel, ancien de l'Opéra Junior, est une Horloge pleine de caractère ! En ce qui concerne les jeunes interprètes nous les saluons dans la totalité, tous engageants et engagés. Anya Van den Bergh dans le rôle de l'enfant est touchante à souhait, le petit vieillard (l'arithmétique) est chanté par Elysa Brodu, rayonnant de charisme et au jeu d'acteur vraiment superbe. Heureusement, on a décidé de donner le rôle de La Princesse à une jeune (en principe Le Feu, Le Rossignol et La Princesse devant être interprétés par la même chanteuse), puisque cela nous a permis de découvrir la voix et la prestance de la sensible et percutante Marie Sènié au chant très émotif, inspirant des frissons.

Jérôme Pillement dirige son orchestre en bonne forme. Il se montre maître du langage ravélien et traite la partition avec tout le sérieux qu'elle mérite, sans jamais tomber dans un expressionnisme kitsch. Les vents sont heureux et curieux ; le chef a une science du rythme fantastique ! Le chœur de l'Opéra emmené à chanter avec le chœur des jeunes est tout aussi investi et l'effet sur l'auditoire est remarquable. Le spectacle n'est pas présenté en diptyque (comme très souvent le cas dû à la durée de moins d'une heure de l'opus), et

devient donc davantage accessible pour les jeunes et les familles présentes dans la salle qui sans aucun doute se régalaient. Opera junior reste une initiative et un spectacle pas comme les autres. Un projet et des jeunes artistes à suivre. Félicitations à toute l'équipe !

Compte rendu, danse. Paris. Palais Garnier, le 24 février 2015. John Neumeier : Le chant de la Terre. Mathieu Ganio, Laëtitia Pujol, Karl Paquette, Nolwenn Daniel, Fabien Révillion, Audric Bezard... Ballet de l'Opéra de Paris. Gustav Mahler, compositeur. Burkhard Fritz, Paul Armin Edelmann, chanteurs. Orchestre de l'Opéra de Paris. Patrick

Lange, direction musicale.



John Neumeier revient au Palais Garnier pour la création du ballet Le Chant de la Terre sur la célèbre musique de Gustav Mahler inspirée des poèmes chinois du VIII^{ème} siècle! Ses danseurs préférés tels que Mathieu Ganio ou Karl Paquette tiennent les rôles solistes pour cette première mondiale (il y a trois distributions, dont la plus jeune aussi nous interpelle). L'Orchestre de l'Opéra National de Paris dirigé par le jeune

chef Patrick Lange est accompagné par le ténor Burkhard Fritz et le baryton Paul Armin Edelmann interprétant les six lieder symphoniques. Une danse néoclassique savante et abstraite, non dépourvue d'un certain mysticisme et d'une mystérieuse tension sur scène, régale l'audience, tous sens confondus.

Le Chant de la Terre, version chorégraphique au Palais Garnier

**« Comme je voudrais, ami, savourer
près de toi la beauté de ce soir. »**

Gustav Mahler a une relation privilégié avec le chorégraphe et directeur du ballet de Hambourg. Le dernier rendez-vous

parisien les réunissant a été la monumentale Troisième Symphonie de Mahler en 2013, créée en 1975 et rentrée au répertoire du ballet de l'Opéra en 2009. L'année 2015 voit la création de sa troisième commande, reçue de la maison nationale, après *Magnificat* et *Sylvia* en 1987 et 1997 respectivement. Le Chant de la Terre est aussi la dernière symphonie d'un Mahler superstitieux qui ne voulait pas la nommer ainsi (à cause de la légende des 9 symphonies : la plupart des compositeurs décédant avant de composer leur 10^e). Comme d'habitude chez le compositeur viennois, la musique a un caractère formel spécial, s'agissant en l'occurrence d'une série de 6 lieder symphoniques pour ténor et alto, ou plus rarement, comme ce soir d'ailleurs, pour ténor et baryton. Les textes sont des poèmes chinois anciens surtout de la plume du célèbre poète Li Bai (où Li Po), figure poétique d'envergure à l'âge d'or chinois dans la dynastie Tang, mais aussi de Chang Tsi, Meng Haoran et Wang Wei, traduits et adaptés par Mahler.

Neumeier, maître de son art, illustre ainsi en mouvements, les sentiments explorés par les poèmes, parfois blasés, parfois drôles, toujours beaux, toujours nostalgiques. Mathieu Ganio, Karl Paquette et Laëtitia Pujol sont le trio d'Etoiles solistes. Si la relation entre eux paraît froidement ambiguë au début, elle s'expose progressivement sans pourtant jamais complètement se dévoiler. Les deux derniers orbitent autour du premier, seraient-ils produits de son imagination ? Peu importe. Ce qui frappe l'audience depuis le début et jusqu'à la fin est un Ganio à la belle extension, toujours merveilleusement nuancé dans son expression. Pujol pourrait être un ange ou un fantôme, elle impressionne par son style, et si son rôle abstrait brille par une certaine froideur, son investissement est loin d'être glacial. Une figure éthérée qui, virtuose, va et vient, que veut-elle ? On ne sait pas. On en sait pas plus sur le rôle de Paquette. C'est toujours un partenaire solide et fiable, surtout par rapport aux portés

redoutables de Neumeier. Est-il aussi un fantôme ? Ou un fantasma ? Nous remarquons une certaine tension entre Paquette et Ganio lors de leurs nombreuses interactions. Cette tension donne davantage d'intérêt à la prestation générale, si belle et si abstraite et pourtant tout aussi illustrative et technique. Les sentiments qui lient les deux personnages se présentent donc comme un secret ; seraient-ils de cet amour qui n'ose -toujours- pas dire son nom, ... encore en 2015 ? Encore une fois on ne sait pas, mais ceci n'est pas essentiel. L'important est que Neumeier sache stimuler et captiver l'auditoire avec son art, aussi riche que mystérieux.

Qu'en est-il du Corps de Ballet parisien et des couples demi-solistes ? Florian Magnenet souffrant a la chance d'être remplacé par un Fabien Révillion, sujet, en grande forme. L'audience a tout autant de chance, à notre avis. Son partenariat avec Nolwenn Daniel est réussi malgré l'imprévu. Si les beaux costumes de Neumeier donnent une espèce de cohésion chromatique au premier degré, les personnalités et talents distincts au sein de la troupe des danseurs se révèlent tout aussi fortement : saluons ainsi Audric Bezard et Vincent Chaillet, séduisants, le premier avec un je ne sais quoi d'envoûtant capable de lignes fantastiques, le deuxième excelle dans le langage de Neumeier ; il est même fabuleux lors de son solo au 5e mouvement, avec des sauts impressionnants, une présence remarquable, une agilité superlative. Si le Corps du Ballet ne paraît pas toujours, Neumeier offre au collectif, plusieurs ensembles, dont le superbe troisième chant/mouvement, le plus orientalisant et dans la musique et dans la danse. Ces jeunes danseurs seront distribués en véritable solistes le 3 et 10 mars, à découvrir !

Félicitons également l'Orchestre de l'Opéra dirigé par Patrick

Lange, ainsi que les chanteurs lyriques : Burkhard Fritz et Paul Armin Edelmann, tous excellents dans leur interprétation de la partition mahlérienne, quelque peu adaptée au service de la chorégraphie. Nous invitons nos lecteurs à découvrir cette nouvelle production, à se délecter dans le langage géométrique et parfois exotique, mais toujours d'une grande beauté néoclassique, d'un Neumeier qui pense ne plus jamais chorégraphier Mahler ! L'occasion d'entendre une fabuleuse partition et de revoir nos meilleurs danseurs ! Le Chant de la Terre version Neumeier est à l'affiche du Palais Garnier les 24, 25, 26, 27 et 28 février ainsi que les 2, 3, 4, 5, 6, 9, 10, 11 et 12 mars 2015.

Festivals Onslow à Venise et à Paris

Venise, festival George Onslow, du 11 avril au 21 mai 2015. A l'heure de l'essor lyrique, où tous les compositeurs se vouent à l'opéra pour y être reconnus, **George Onslow (1784-1853) l'auvergnat** (il est né et meurt à Clermont-Ferrand), d'ascendance écossaise par sa mère, se voue comme Beethoven, son modèle, à la Symphonie et surtout la musique de chambre : prophète du chambrisme, ses Quatuors et Quintettes éclairent la France du premier romantisme à une époque où le feu romantique s'embrase avec la *Symphonie fantastique* de Berlioz. Onslow est un génie instrumental et orchestral d'un tempérament unique à son époque, et certainement le plus grand inventeur de formes en France à l'époque romantique. Quatuor, Quintette, et donc Symphonie (Symphonie n°1 créée en 1830 au moment de la Fantastique de Berlioz), le Beethoven français aura tout réussi.



Formation. George Onslow est formé à Hambourg (classe de piano de Dussek) ; le choc éprouvé face à l'ouverture de *Stratonice* de Méhul (1801), l'incite à retrouver Paris pour être compositeur. Comme Berlioz (qui reconnaît son génie harmonique), Onslow est élève de Reicha. Violoncelliste à ses heures, il compose quatuors et quintettes dont la renommée est immédiate en Europe. Même célébré unanimement dans les salons distingués et les salles de concerts, il ne cesse de développer à Clermont Ferrand, l'activité musicale, surtout philharmonique : il y est président de la Société Philharmonique. L'un des médaillons ornant le foyer de l'Opéra de Clermont et qui offre un portrait du compositeur natif, vient d'être retrouvé : nettoyé, il sera bientôt réintégré au décor du théâtre.

Contexte. Français, Onslow détecte la modernité symphonique et harmonique des Germaniques. Sous Napoléon, l'heure est aux

querelles entre mélodistes (Gretry, Gossec) et chromatismes (Méhul, Hérold). Harmoniste exigeant, mozartien de coeur, Catel quant à lui prône un germanisme modéré dont il expose les principes dans son *Traité*. Jadin et Jean-Louis Adam participent à l'évolution harmonique française. Onslow cultive un Beethovenisme lui aussi modéré (il ne comprend guère l'évolution ultime du maître de Bonn) : sa passion mesurée pour les Allemands annonce Gouvy, lui aussi symphoniste doué (admirateur de Mendelssohn et de Schumann). Les opéras de Onslow, (3 quand même dont son premier ouvrage *L'Alcade de la Vega* date de 1824) sont trop complexes pour une audience plus conforme, plus habituée à l'éclectisme séduisant de Meyerbeer dont la synthèse entre Italie, France et Allemagne, demeure surtout rassurante et aimable.



Les
Quatuors de
monsieur
Onslow
. Fécond
,
généreux,
inspiré,
Onslow
laisse
un
nombre
impressionnant de
Quatuors et
de

Quintettes (pour deux altos, avec piano réorchestré en symphonie... etc) : cerveau qui pense la musique comme peu, Onslow est un architecte, soucieux de structure qui conçoit dans un second temps, le choix de la mise en forme et de l'orchestration. Son génie : réaliser et réussir une synthèse éblouissante des 3 Viennois : facétie raffinée et princière de Haydn, profondeur et grâce mozartienne, efficacité et virilité frénétique de Beethoven. Mais Onslow, à l'époque de la Monarchie de Juillet, habituée aux délices virtuoses de Liszt et Paganini, sait aussi charmer et plaire. La complexité séduisante de ses oeuvres suscite l'admiration de Cherubini ; handicapé par un accident de chasse en 1829, Onslow alité écrit une oeuvre spectaculaire et mémorable : son Quintette avec deux violoncelles ou deux altos en ut mineur opus 38 dont

le programme allait passionner l'audience des années 1850 : il est appelé non sans justesse : **Quintette de la balle ou L'accident de chasse**. Le plan suffit en à déduire le contenu autobiographique, comme l'ont fait les peintres : Douleur (presto, menuet), Fièvre et délire (trio central), convalescence (adagio), guérison (finale) récapitule un moment douloureux pour le compositeur qui sublime ses péripéties, par la création poétique. Le début (16 notes plaqués par le quintette entier) évoque le coup de fusil qui aurait pu lui être fatal.



Maître de la musique de chambre, le génie d'Onslow relève d'un géomètre maître de ses effets : son harmonie frisant l'atonalité captive les auditeurs : vers où tend t elle ? Les passages sont imprévisibles et l'invention du compositeur, d'une liberté inouïe.

Interrogeant la forme, visionnaire en bien des points, capable de cheminements improbables, Onslow préfigure Brahms, Franck, Liszt. Il anticiperait même le chromatisme de Wagner. Un génie musical attend dans l'ombre son heure... La vague de concerts et surtout de disques qui en découleront, devraient grandement aider à sa réhabilitation. Expérimentateur, Onslow est aussi un inventeur : dans le même Quintette de la balle, **il invente le scherzo instrumental français** : il ne s'agit pas comme chez Beethoven dès 1801, de se différencier du menuet, mais de développer une pièce de caractère où règnent la convulsion expressive des passions intérieures : un bain bouillonnant de sentiments hautement romantiques. Chaque scherzo d'Onslow dans quatuors et quintettes illustre cette innovation remarquable, jusque là passée inaperçue.

Festival Onslow à Venise, les 11, 12, 21, 24, 28 avril, 5, 9, 14, 21 mai 2015. [Palazzetto Bru Zane](#)

Festival Onslow à Paris, du 29 mai au 5 juin 2015, [Théâtre des Bouffes du nord.](#)

La Victoire de Samothrace restaurée

Arte, dimanche 15 mars 2015, 17h40. La victoire retrouvée.

Focus sur la plus belle victoire ailée héritée de l'Antiquité. Les Nikés (victoires) sont l'une des plus belles inventions formelles et sculpturales de la Grèce antique, avec le Kouroï (éphèbe), le sphinx ou les aphrodites dénudées... **La Victoire de Samothrace** est une femme



ailée et magnifiquement drapée : les plis de sa tunique mettent en avant la beauté dynamique du corps pris sur le vif : les bras, la tête devaient indiquer des mouvements contrepointant l'axe du corps qui marche. C'est actuellement la plus belle statue conservée au Louvre, objet d'une récente et complète restauration (terminée en juillet 2014 – 4 millions dépensés pour sa restauration complète) qui est le vrai sujet du docu diffusé par Arte. Le chantier est passionnant car il révèle l'histoire de la sculpture, mais aussi met en avant les moyens actuels pour résoudre le problème de la conservation de l'oeuvre, comprendre son sens, sa finalité, les raisons qui en font un chef d'oeuvre inégalé parmi les sculptures du plus grand musée du monde.

Découverte sur l'île de Samothrace en 1863, sous le Second Empire, elle a un sein et une aile en plâtre ajoutés au XIX^e pour rétablir sa symétrie donc son équilibre originels : ils ont été conservés car ils font partie de l'histoire de l'oeuvre. La restauration a révélé, après nettoyage, le blanc

laiteux puis blondissant de la Victoire elle même (marbre de Paros) qui posée sur le socle de marbre bleu veiné de blanc (marbre de Rhodes) expose explicitement son envol irrésistible. Est-elle placée comme selon l'usage de la marine et de la construction navale à la proue d'un navire (une galère)? Elle pourrait aussi symboliser une victoire maritime. Laquelle ? Mystère... Mais so onadmire aujourd'hui la pureté de la pierre, la statue était bel et bien peinte (des traces de bleu d'Egypte ont été détectées au bas du drapé).



Sur le site de Samothrace, les archéologues cherchent sans y croire... la tête. On l'imagine se tournant à la perpendiculaire du corps, indiquant une fougue de mouvement spectaculaire : pied droiti au sol, mais pied gauche

qui vole encore : la Nikè vient de se poser. Sur le site grec, le sanctuaire des grands dieux était visité par tous les grecs qui y déposaient des offrandes : la Victoire de Samothrace en serait une, datant précisément du IIème siècle avant JC (190 avant JC) : elle est donc stylistiquement rattachée à l'époque hellénistique. L'époque est celle de l'éclectisme : auteurs et commanditaires cultivent les références multiples au passé prestigieux de l'art. Ainsi la Victoire serait un pastiche du II ème, des fameuses victoires et effigies féminines du IV ème polyclétéen.

A la fin du XIXè, au moment de son acquisition, la Victoire triomphe à l'entrée du Musée du Louvre : au sommet de l'escalier Daru. C'est l'icône du Paris, capitale des arts.

arte

Arte, dimanche 15 mars 2015, 17h40. La victoire retrouvée : histoire de la Victoire de Samothrace, sa restauration, sa genèse... Le Louvre présente une

exposition qui fait le bilan de la campagne de restauration de la Victoire de Samothrace, du 5 mars au 15 juin 2015. Réalisation : Juliette Garcias, France 2014, 52mn)

Livres. Henri Christophe. Richard Wagner : L'Anneau du Nibelung (Symétrie)



Rédigée au moment de la diffusion sur Arte en 1991 de la fameuse Tétralogie du centenaire de Bayreuth (1876-1976) signée Chéreau et Boulez, la mythique équipe française, la traduction d'Henri Christophe est éditée chez Symétrie. Le texte a été composé pour être lu sur les images de cette production, dans le temps imparti pour chaque séquence, dans la durée du spectacle, selon les contraintes aussi pratiques (2 lignes de texte au bas de l'écran). Il en découle une prosodie rapide, séquencée, aux images sensuelles et charnelles, aux éclairs réflexifs qui engagent et

dévoilent tout un étroit réseau de correspondances entre les tableaux, dans les strates du texte global. Le cerveau de Wagner n'a jamais été mieux compris dans une langue à la fois précise, violente, organique et flamboyante. C'est immédiatement l'intelligence du dramaturge Wagner qui surgit, son sens du verbe, sa ciselure des portraits psychologiques et des situations.

Traducteur en 1991 pour Arte, Henri Christophe éclaire les facettes prosodiques du Ring

Wagner traduit : une révélation poétique



Ne prenons que deux exemples parmi les plus denses et psychologiquement fouillés du Ring : extraits de La Walkyrie, le monologue de Wotan qui s'adresse à sa fille chérie Brünnhilde et lui avoue son impuissance face aux arguments de l'épouse Fricka qui lui demande de rompre sa protection auprès des Valse... Puis extrait du Crépuscule des dieux : le dernier monologue de Brünnhilde, l'épouse trompée par Siegfried qui cependant frappée d'un discernement supérieur, comprend le sens profond de tout le cycle, pardonne à celui qui l'a trahie, et restitue l'anneau maudit aux filles du Rhin...

D'une façon générale, le texte de Henri Christophe est direct, plus clair du point de vue des idées et des images formulés ; séquencé en phrases courtes, il souhaite (même si sa destination n'est pas d'être chanté) reproduire le rythme du chant lyrique ; le découpage qui en découle semble suivre les méandres du continuum musical : Henri Christophe a écouté chaque scène musicale en formulant la taille, le débit de ses traductions. Evidement indications scéniques et didascalies n'étant pas indiquées entre parenthèses, le lecteur perd en compréhension scénique et visuelle, mais il gagne une proximité émotionnelle avec chaque protagoniste que les autres textes à la rédaction plus contournée, n'offrent pas.

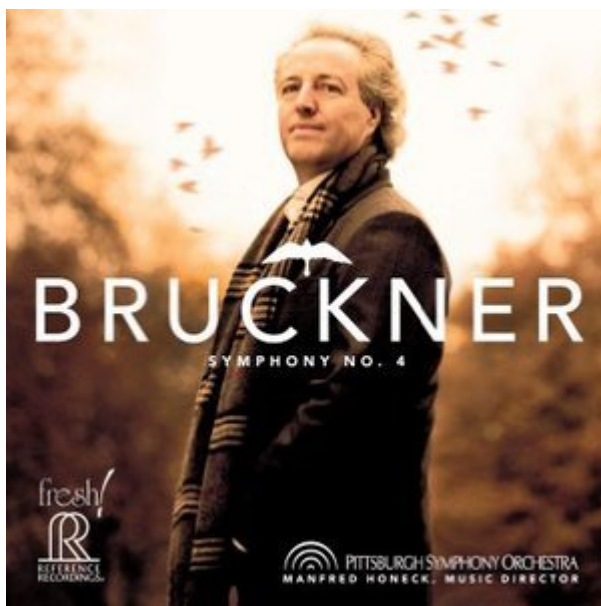
Même pour des non germanistes/germanophones, le travail de Wagner sur l'allitération et non la rime, une saveur organique du langage qui convoque la présence tangible des pulsions et forces psychique inspirées des mythes fondateurs qui l'ont tant porté dans la conception globale de la Tétralogie, s'impose : elle attise la lecture dans le feu des forces en présence. Le jeu de Wagner est d'anticiper ou de se remémorer, dilatation élastique et oscillante du temps qui fonde sa

fascinante intensité : passé et futur sont évoqués presque simultanément pour intensifier la perception du présent (prolepses ou prévisions, analepses ou flashback). La vision est déjà cinématographique et l'on repère dans la construction du maillage linguistique ainsi restitué, les filiations et les correspondances multiples du texte, conçu comme un seule et même étoffe qu'on la prenne à son commencement comme à sa fin...

Les idées préconçues tiennent bon, or si certains s'entêtent à regretter les faiblesses du Wagner librettiste, force est de constater ici la puissance de son verbe, l'éloquence de ses idées, la cohérence des imbrications dramatiques, le sens de l'impact dramaturgique. Tout cela restitue la force et la spécificité du théâtre wagnérien, scène plus psychique et politique que narrative et d'action : tout fait sens à mesure que les situations se précisent, que les confrontations accomplissent leur œuvre. Le lecteur saisit enfin l'unité souterraine du cycle. Peu à peu s'affirme la profonde impuissance des êtres ; ces dieux ambitieux, arrogants s'épuisent dans l'exercice et le maintien absurde de leur pouvoir : la destinée de Wotan /Wanderer s'en trouve lumineuse ; un résumé du cycle entier : chacun tôt ou tard doit assumer les conséquences de ses actes. Au compositeur de dessiller les yeux des aveuglés. Gageons que le texte d'Henri Christophe accrédite enfin le principe à présent explicite d'un Wagner, librettiste affûté voire génial. C'est bien le moindre des apports de cette traduction heureusement éditée.

Henri Christophe. Richard Wagner : L'Anneau du Nibelung ([Éditions Symétrie](#)). ISBN : 978 2 36485 026 2. 403 pages. 13,80€. Février 2015. Un texte d'introduction très documenté récapitule l'histoire des traducteurs français de Wagner et aussi la chronologie des créations de ses oeuvres dans l'Hexagone... Passionnant.

CD. Bruckner : Symphonie n°4 (Pittsburgh Symphony Orchestra, Manfred Honeck, 2013)



CD. Bruckner : Symphonie n°4 (Pittsburgh Symphony Orchestra, Manfred Honeck, 2013). Lecture remarquable que celle du chef Manfred Honeck qui surclasse bien des approches que la comparaison fait paraître dures, contrastées voire schématiques. Le travail sur la transparence, le contrôle des dynamiques, servi par un sens architectural et hédoniste, en particulier

dans le dernier mouvement, Finale, le plus long, où pour une fois, la lisibilité des pupitres ne signifie pas opposition schématique mais au contraire fusion des timbres, en une texture sonore à l'ampleur et la rondeur... wagnérienne. Le relief expressif, cette opulence qui sait aussi creuser l'onirisme chambriste, et la netteté des bois et des vents dans les séquences rêveuses, offre une synthèse, faisant de Bruckner, un symphoniste accompli d'une richesse d'intentions prodigieuses, le chaînon essentiel à l'orée de Schubert (pour les arrières plans véritablement murmurés et voilés comme des lointains traités en songe), Mahler et Wagner.

Bruckner solarisé

Directeur musical du Pittsburgh Symphony Orchestra (PSO) depuis 2008, le chef autrichien Manfred Honeck délivre ici une sensibilité saisissante, accordant toute l'attention à un Bruckner ciselé dans la... délicatesse et le raffinement. Moins le maestro en fait, plus son geste éclaire, allège, approfondit une portée onirique que l'on avait finit par oublier chez le compositeur. Pas surprenant que le chef, généreux, amoureux même, et aussi doué d'une noblesse dramatique très séduisante, ait suffisamment convaincu ses instrumentistes pour être reconduit jusqu'en 2020 !



Le co fondateur avec Claudio Abbado de l'orchestre des jeunes Gustav Mahler signe une version articulée, claire, qui sait aussi parler le colossal. La gestion des cuivres reste d'une précision impeccable, parfaitement équilibrée, et le chant des bois, enchanteur. Certains reprocheront la sûreté trop hédoniste, un calme solennel et souverain, mais la vertu principale du chef Honeck, c'est sa rondeur dans la clarté, son dramatisme dans l'équilibre justement, la nostalgie irrésistible et la qualité des piani qui se dégagent par exemple de la dernière section du Finale. Le sens des respirations, l'approfondissement qui s'en dégage (élévation et introspection de l'Andante quasi allegretto) rejoint les meilleurs versions légendaires à juste titre, celles isolément de Giulini, Wand, Boehm. Dans l'énoncé filigrané du Finale, se précise peu à peu l'annonce d'une aurore et la promesse d'un monde nouveau, quand beaucoup de chefs ne soignent que le ronflant et le majestueux : Honeck rétablit la part fervente, spirituelle si oubliée, mais légitime ... relevant d'un compositeur très croyant, épris d'absolu. Dès le début, la direction suit son chemin sans faillir ; elle s'impose traversée de visions parsifaliennes et la tension tient en haleine... superbe Bruckner, magnifié par la prise de son SACD (réalisé par l'Orchestre lui-même), et dans la version 1878 –

1880. L'enregistrement live intensifie l'admiration : de toute évidence pour atteindre à un tel équilibre chaleureux de la sonorité, chef et instrumentistes ont appris à cultiver l'art déterminant de la confiance, de l'écoute, de la complicité. Les concerts du Pittsburgh Symphony Orchestra sont trop rare en France pour être manqués : ce cd vous permettra de préparer une leçon de haut symphonisme, à vivre dans une salle de concert. Hélas pas de dates françaises à l'horizon des prochaines tournées de l'orchestre américain. CLIC de classiquenews en toute logique.

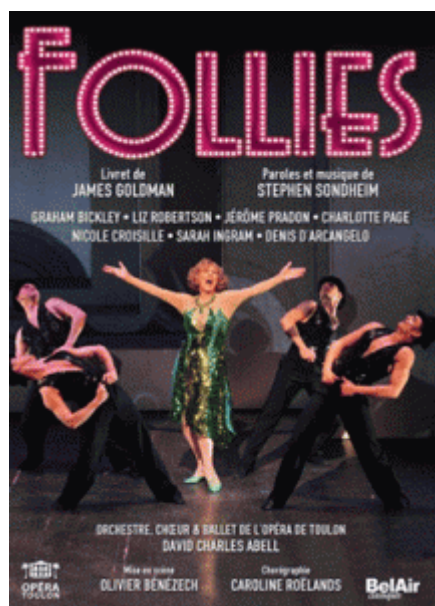
Anton Bruckner : Symphonie n°4, version 1878-1880. Pittsburgh Symphony Orchestra. Manfred Honeck, direction. Live enregistré à Pittsburgh en décembre 2013. 1 cd Pittsburgh live! SACD FR 713sacd, durée : 1h06mn. [En vente sur le site du Pittsburgh Symphony Orchestra](#)

DVD. Stephen Sondheim : Follies (Toulon 2013, 1 dvd Bel Air classiques)

DVD. Stephen Sondheim : Follies (Toulon 2013, 1 dvd Bel Air classiques). *En 1971 pour Broadway sous couvert d'un théâtre qui va fermer, Sondheim ressuscite l'esprit revue : en une immersion nostalgique pleine de tendresse les anciennes girls reprennent le chemin des planches pour une dernière. .. dont Nicole Croisille qui nous fait aussi son solo sad mais digne, velours et ténacité de celle qui aurait connu Gandhi et à survécu à Shirley Temple ! Un blues magnifiquement orchestré.*

Ex girl des Follies

Le blues orchestral de Nicole Croisille



Sally Durant ex girl elle aussi, Solange le travesti et sa gouaille parisienne, un couple de danseurs clone de Fred Astaire et Ginger Rogers, Phillys la bourgeoise alcoolique marié à Ben l'ex politique cavaleur. .. émaillent chacun à sa façon et selon ses souvenirs d'une époque révolue, les séquences d'une grande séance de remémoration collective.

Sur scène, il y a double action : le présent des acteurs chanteurs de la revue passée, abonnés au souvenir, et plus haut sur une passerelle les artistes de l'époque qui surgissent du passé. Sondheim travaille sur ce croisement fertile en péripéties scéniques : présent et passé. Chacun se remémore ce qu'il était et avec qui il a fricoté 30 ans auparavant. C'est un peu la réunion des anciens avec toute l'inventivité que permet le Musical dans l'alternance du parlé et du chanté. Tous les artifices – subtils-, du genre tend à ressusciter un temps d'avant. Chacun se souvient, l'arme à l'oeil, et entone sa chanson, résumé de toute une vie comptant ses premières illusions, ses désirs, ses attentes frustrées... et toujours chevillée au corps/coeur, la passion de Broadway, l'ivresse des planches comme un baume. Le temps de la représentation, passé et présent fusionnent. .. quand les chanteurs se confessent, évoquent un passé d'insouciance trépidant, épuisant, ils donnent la matière de la soirée proprement dite. D'anciennes amours sont avouées, ressurgissent (ainsi Sally et Ben), mais Sally ne regrette en rien sa vie présente parce que son Buddy est là. Pourtant cela bascule aussi dans la thérapie des couples en crise. Peu à peu, l'action tourne au vinaigre domestique et les femmes règlent leur compte avec leur mari

narcissique... il faut toute la magie de Loveland, au II pour comprendre que l'amour est un vaste mensonge, et qu'enfin l'esprit revue est la forme la mieux aboutie pour exprimer cette amère désillusion. Au terme de l'expérience, chacun doit assumer les choix du passé. Ni plus ni moins.



Chef enjoué, instrumentistes sensuels, chanteurs suggestifs. .. tous jouent la carte de la suggestion fine. Pas de fautes de distribution dans cette succession de réitérations attendrie où surgissent aussi des séquences délirantes plus caractérisées. .. avec point fort les 7 girls ex de la revue des Follies qui nous refont le grand numéro chanté dansé du miroir. .. Qui est cette femme qui rit tout en ravalant ses larmes ?

Clin d'oeil nostalgique aux revues de Broadway, Follies n'est peut être pas le drame le plus haletant de Sondheim mais son charme nostalgique opère incontestablement.

DVD. Stephen Sondheim : Follies, comédie musicale en deux actes (1971). Livret de James Goldman, paroles et musique de Stephen Sondheim. Graham Bickley, Liz Robertson, Jérôme Pradon, Charlotte Page, Nicole Croisille, Sarah Ingram, Denis d'Archangelo... Orchestre et chœur de l'Opéra de Toulon. David Charles Abell, direction. Olivier Bénézech, mise en scène. Enregistré à Toulon en mars 2013, 1 dvd Bel Air classiques.

CD. Cyril Huvé, piano. Liszt

: Carnets d'un Pèlerin (1 cd La Grange aux pianos)



CD. Cyril Huvé, piano. Liszt : Carnets d'un Pèlerin (1 cd La Grange aux pianos). Programme dense mais équilibré, en 7 stations, qui puise ces bornes expressives dans deux recueils : « Seconde années de pèlerinage – Italie » et « Harmonies poétiques et religieuses » (pour Bénédiction de Dieu dans la solitude et Funérailles).

Enregistré dans son antre, au Pays de Georges Sand, dans la Grange aux pianos en août 2011 (où il organise et accueille un festival de Pentecôte aussi), Cyril Huvé exprime les délices suggestifs souvent énoncés dans un murmure à peine articulé, porté et comme traversé par un frémissement soudain, celui produit par une révélation. Cheminement promis à des visions de plus en plus spirituelles, chaque séquence dit ici, effectivement, le poétique et le religieux. Le pianiste joue sur l'ampleur symphonique du piano Steinweg requis pour l'enregistrement. Sonorité puissante mais jamais dure, ronde et mordante à la fois qui assure la carrure et l'aspiration mystique de chaque œuvre. Le doute haletant (Il Penseroso), la volonté de l'indicible et le lugubre ensorcelant qui cultive l'état d'endormissement souhaité. Cyril Huvé balance d'un état de conscience à un autre, en un jeu qui enveloppe et berce (résonances déjà wagnériennes du même Penseroso).

L'amour et ses brûlures innerve l'itinéraire plus chaotique, exalté, passionnel du Sonnet de Pétrarque n°104 : ivresse panique du transi amoureux démuni, dépendant totalement de sa chère et inaccessible Laura... l'interprète cultive la résonance des accords, laissant un temps d'incertitude mais aussi

d'accomplissement et d'inéluctable dans un jeu profond et intérieur qui sait respirer.

Pour le premier disque de son propre label, Cyril Huvé se révèle convaincant

Mystique lisztéenne



La conception est claire et structurée pour Bénédiction de Dieu dans la solitude au calme spirituel progressif. L'étape la plus développée (plus de 16mn) avec Après une lecture de Dante (presque 18mn) permet au jeu de s'épanouir pleinement réalisant une somptueuse plénitude qui inspire un toucher de plus en plus doux et vaporeux pour exprimer le scintillement aérien grandissant qui s'achève en un ruissellement liquide immatériel. Les signes tangibles vers la lévitation. Le choix du Steinweg de 1875 paraît particulièrement bénéfique grâce à sa sonorité charpentée et structurée, ronde et puissante, ses harmonies naturelles, ses aigus crépitants.

Même pénétration suggestive particulièrement pour le lugubre vaporeux de Funérailles qui envoûte littéralement par son balancement harmoniquement presque irrésolu..., son allure de marche inexorable et désespérée et sa lente prière déchirée, déchirante. L'approfondissement spirituel y éclate en éclairs et tempêtes, dévoilant les climats paniques du Pèlerin démuné. La lutte intérieure que Cyril Huvé exprime, réussit particulièrement ici. Le pianiste se fond dans l'esprit insatiable et insatisfait de Liszt, portée par une ardente et dévorante quête spirituelle.

Le dernier morceau de ces Carnets d'un Pèlerin se referme sur la houle tout autant prenante d'Après une lecture de Dante... Cyril Huvé sait enflammer l'énergie brute que suscitent les images dantesques. Jaillissements de gravité, ombres mouvantes, sorte de tourbillon en implosion, bain primaire qui concentre les forces primordiales et les contient sans les contenir, voici le grand chaudron magique et fantastique à la(dé)mesure du grand Liszt, conteur en diable, capable seul, de faire jaillir d'un tumulte, un murmure enchanté criblé de nouveaux scintillements éperdus. Aucun doute Cyril Huvé confirme dans ce premier cd inaugurant son propre label, ses affinités lisztéennes dans ce récital très abouti.

Franz Liszt : Carnets d'un Pèlerin. Cyril Huvé, piano Steinweg 1875. Enregistré en août 2011 dans le Berry, 1 cd La Grange aux pianos GAP01

CONCERT à Paris

[Cyril Huvé fête le centenaire Alexandre Scriabine, salle Gaveau, mardi 3 mars 2015, 20h30.](#)